

Charles Humbert le pathétique

AFFAIRE CHARLES L'EPLATTENIER ET CONSORTS Il était avec son ami Charles-Edouard Jeanneret, celui qui est parti, l'un des élèves les plus doués de L'Eplattenier. Le peintre Charles Humbert, lui, est resté. Il s'est enraciné

Cet article est le cinquième et dernier portrait d'une série donnant un éclairage sur quelques figures clés de l'Affaire Charles L'Eplattenier et consorts. Consacré à Paul Graber, le premier est paru dans notre édition du 13 décembre 2005, le deuxième (17 janvier 2006) retraçait le parcours de Charles L'Eplattenier après sa démission de l'École d'art en 1914, le troisième rappelait la figure du sculpteur Léon Perrin (14 février 2006) et le quatrième évoquait le départ de Charles-Edouard Jeanneret (14 mars 2006). Auparavant, Jean-Bernard Vuillème avait raconté dans ces colonnes l'aventure de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds et particulièrement de sa déclinaison régionale, le Style sapin, dans une série de dix articles. Le «procès» a fait l'objet d'une présentation dans notre édition du jeudi 20 octobre 2005 et d'une interview du président du tribunal, l'ancien juge fédéral Raymond Spira, dans celle du 15 novembre 2005. La prochaine audience aura lieu le samedi 20 mai à 9 heures, non pas à l'Hôtel de Ville, mais exceptionnellement à l'aula de l'Ester (rue du Progrès 38-40, entrée par la rue du Temple-Allemand). Ces articles vont être rassemblés dans un recueil qui devrait sortir de presse prochainement. Ils sont disponibles sur www.artnouveau.ch – lien «infos pratiques».

Par
Jean-Bernard Vuillème

Il y a comme une antinomie entre Jeanneret et Humbert, très liés entre 1912 et 1915. Les «Carnets» de Charles Humbert, dans lesquels il a consigné jusqu'à la fin de sa vie, dans un style télégraphique, le déroulement de ses journées, témoignent de cette intimité. Les deux hommes, aussi vite émancipés l'un que l'autre de l'influence esthétique de Charles L'Eplattenier, ont gardé des contacts plus ou moins cordiaux après le départ de Jeanneret.

D'un côté, la réussite universelle de Le Corbusier, et, de l'autre, un peintre et un dessinateur tout aussi orgueilleux devenu le «chouchou» de l'élite locale, autant de véritables mécènes pour qui Humbert incarnait «l'artiste», «le grand peintre», au point de parvenir à vivre de son art avec une clientèle régionale sans assurer la base de son revenu par des heures d'enseignement.

Charles Humbert a bénéficié du mécénat de la communauté juive de La Chaux-de-

Fonds, et, grâce à Maurice Favre père, qui l'a introduit dans le milieu du Club alpin, d'une partie de la bourgeoisie chaux-de-fonnaière.

On peut dire que le départ de Jeanneret en 1917, «grillé» auprès de sa clientèle juive après ses démêlés juridiques avec Anatole Schwob, le premier propriétaire de la Villa turque, lui a permis de mieux creuser son nid. La communauté juive fait alors de Charles Humbert son artiste préféré. La finesse de ses peintures et de ses illustrations, une œuvre aussi ample que diverse, comme sa vaste culture, suffiraient bien sûr à justifier cette place de «favori», mais il épouse encore une israélite en 1920, la peintre Madeleine Woog.

«Il vivait simplement et buvait beaucoup trop»

Voilà le décor planté, avec le risque d'accréditer des images toutes faites: Charles-Edouard à l'assaut du monde pour imposer son génie, Charles retranché dans ses montagnes,



Charles Humbert, autoportrait, 12 octobre 1908.

COLLECTION PRIVÉE

attendant que le monde vienne à lui et trop vite satisfait de son rôle de premier du village. Il faut se tourner vers Maurice Favre pour se faire de Charles Humbert une idée plus conforme à la réalité. Il l'a bien connu et lui voue une profonde admiration depuis son plus jeune âge, lorsque l'artiste venait tous les mardis à la maison. Pour lui, Charles Humbert est un grand peintre, un des plus grands de son temps, même si son œuvre ne vaut aujourd'hui que des clopinettes sur le marché de l'art.

Le cliché d'un Charles Humbert enraciné et très attaché à La Chaux-de-Fonds ne ment pas, mais il ne dit rien de ses ambitions déçues ni d'un destin pathétique. «Il n'aurait pas demandé mieux que d'aller ailleurs», assure Maurice Favre, mais il n'avait personne pour l'introduire.» Humbert le rayonnant, l'idole des élites locales, figure centrale de la vie artistique chaux-de-fonnaière de la première moitié du XXe siècle (il prête ses traits au personnage principal du roman de Jean-Paul Zimmermann «Le Concert sans orchestre»), pos-

sède aussi une face sombre, et même toujours plus sombre au fil des décennies. En 1925, il se rend à Paris pour chercher sans succès un éditeur disposé à publier son illustration enluminée du «Gargantua» de Rabelais.

Alors qu'il était considéré comme l'un des meilleurs peintres suisses dans les années vingt, son épouse Madeleine tombe malade en 1925 et meurt en 1929. Ce malheur, qui s'ajoute à la maladie de sa mère, «casse» Charles Humbert. En cette même année 1929, le grand sculpteur

Emile-Antoine Bourdelle décide, disparition qui met un terme aux espoirs d'Humbert d'être exposé en compagnie du maître à Paris. Venu à La Chaux-de-Fonds au jeune Musée des beaux-arts, Bourdelle avait reconnu en Charles Humbert (auteur des mosaïques visibles dans le hall d'entrée du musée) un grand artiste et lui avait fait miroiter une exposition à Paris. Au lieu du glorieux envol, meurtri par le décès de Madeleine, Humbert pose les pinceaux pendant une année et se met à boire. «Il vivait simplement et buvait beaucoup trop», commente sobrement Maurice Favre. Toujours soutenu par ses amis et admirateurs, il se remettra à peindre, avec la même exigence, mais les grands rêves se sont envolés.

Maurice Favre a fait le compte: de 1912 à 1958, Charles Humbert a vendu 555 toiles et s'est ainsi assuré quelque dix mille francs de revenu annuel. Certains clients, surtout à la fin de sa vie, quand il vendait moins, lui versaient une rente fixe. La Ville de La Chaux-de-Fonds est aussi venue au secours du peintre bien-aimé toujours ami de la bouteille. Alors que Charles Humbert était sur le point de perdre son logis et son atelier, rue du Grenier, pour cause de démolition, il demande en 1951 au maire Gaston Schelling si la Ville pourrait mettre une maison à sa disposition. Le maire se laisse convaincre: Humbert fait don de son «Gargantua» et de son «Enfer» de Dante et obtient en échange la jouissance, sans bourse délier, de l'une des premières maisons du «Coin de terre», non loin du boulevard de la Liberté.

Il y vivra les sept dernières années de son existence. Et qui a racheté cette demeure à la Ville après le décès du peintre? Maurice Favre en personne. Il y vit aujourd'hui encore, rue Charles-Humbert... /JVB

PUBLICITÉ



Une véritable centrale énergétique naturelle!

Les produits Actilife fournissent à votre corps tout ce qui, avec une alimentation saine, lui fait du bien: de précieuses vitamines, des sels minéraux ainsi que des acides gras et des fibres alimentaires d'excellente qualité. Offrez-vous une dose journalière d'énergie, de santé, de détente et de bien-être **pour mieux gérer le quotidien.**

MIGROS